

Une mélancolie marocaine :
portrait de l'intellectuel
et pouvoir de l'écriture
dans *Lettres à un jeune marocain*

Khalid Lyamlahy
University of Oxford

Depuis la publication des *Lettres à un jeune marocain* en octobre 2009, plus de six ans se sont écoulés. Sur la quatrième de couverture du volume, composé de dix-huit lettres choisies et présentées par Abdellah Taïa, on peut lire : « Le Maroc bouge. Le Maroc attend. Le Maroc recule ». Six ans plus tard, force est de constater que les trois affirmations sont toujours valables. Certes, le Maroc a bougé : il a vécu sa version du printemps

arabe, modifié sa constitution et engagé une série de réformes. Néanmoins, l'attente est toujours présente et le recul de certains chantiers est une réalité avérée. De même, la jeunesse marocaine, que l'ouvrage d'Abdellah Taïa se proposait d'interpeller, d'encourager et de réveiller, attend toujours plus de reconnaissance de la part des élites et des classes dirigeantes. Au cœur de cette attente, le rôle de l'intellectuel et de l'écrivain marocain comme catalyseur et agitateur d'idées est une question qui mérite une attention particulière. Souvent réduits au silence de l'impuissance ou enfermés dans la rigidité des catégories idéologiques, les intellectuels et les écrivains marocains éprouvent des difficultés notoires à remplir leur rôle d'avant-garde.

Abdellah Taïa lui-même, dont l'œuvre a connu à la fois la consécration avec le Prix Flore, attribué en 2010 à son roman *Le Jour du Roi*, et l'extension vers le domaine cinématographique, avec l'adaptation de son roman *L'Armée du salut* (film sorti en 2014), a souvent été enfermé dans le paradigme d'une lecture à sens unique, qui réduit son œuvre à la seule représentation de la sexualité. À la lumière de ce constat, on est en droit de s'interroger : pourquoi ces *Lettres à un jeune marocain* ont-elles suscité très peu de lectures critiques ? Était-ce dû au format de l'ouvrage, recueil de textes où Taïa ne signe que l'introduction et la lettre finale et où la sexualité n'est qu'une question parmi d'autres préoccupations sociales et politiques ? Faut-il plutôt chercher les raisons de ce silence critique dans le consensus général autour de cet ouvrage ambitieux, dont l'objectif est plus que louable ? Quelle que soit l'explication, il nous paraît primordial d'explorer la tentative esquissée dans cet ouvrage et d'y analyser le portrait de l'intellectuel et de l'écrivain marocain ainsi que le pouvoir de

l'écriture comme lieu d'engagement sociopolitique et de reconstruction identitaire. Ici, le projet n'est pas de discuter la position idéologique de l'ouvrage, que chaque jeune marocain(e) pourra juger suivant ses propres critères et convictions, mais plutôt d'éclairer la structure et le cadre du discours proposé. Comme le souligne Marie-Claire Grassi, « lire l'épistolaire, c'est aussi mettre au jour les enjeux pragmatiques de la situation d'écrivant, que le scripteur soit un simple épistolier ou un grand écrivain » (1998, p. IX). C'est précisément l'articulation entre les enjeux de cette « situation d'écrivant » et le cadre du discours développé dans ces *Lettres à un jeune marocain* qui fait l'objet de la présente analyse.

Diversité et représentativité

D'emblée, le lecteur des *Lettres à un jeune marocain* est interpellé par la diversité des profils des auteurs. En effet, Abdellah Taïa a pris soin de faire appel à des écrivains et à des artistes issus de divers horizons et incarnant des parcours sensiblement différents. Ceci étant, il est intéressant de noter que, sur les dix-huit contributeurs, treize sont des écrivains¹. Le reste des contributeurs comprend un comédien, deux étudiants, un artiste plasticien et un homme de média. Dans le groupe des écrivains, les noms confirmés (Tahar Ben Jelloun, Rachid O. ou encore Abdelhak Serhane) côtoient de jeunes auteurs moins

¹ Onze contributeurs sont présentés directement dans l'ouvrage comme « écrivains », auxquels on peut rajouter Omar Berrada, « poète et traducteur », et Fadwa Islah, dont la profession n'est pas indiquée mais qui se définit elle-même comme « journaliste et auteur ». Comédien et réalisateur, Faouzi Bensaïdi pourrait également être rajouté à la liste, car il a écrit les scénarios de la plupart de ses films.

connus ou récemment révélés. La dominance des écrivains est un facteur décisif pour la définition de l'ouvrage de Taïa : ces *Lettres à un jeune marocain* sont essentiellement des lettres d'écrivains. La composition de l'ouvrage suggère que la littérature, au sens large du terme, représenterait en quelque sorte l'espace primordial à partir duquel on peut s'adresser, interpeller et dialoguer avec la jeunesse marocaine. Bien entendu, cette proposition n'est pas étrangère à la position d'Abdellah Taïa lui-même. Comme le reflète son œuvre personnelle, l'écriture est un espace de transmission et de témoignage avant d'être un outil de revendication. Sur le plan formel, le choix de la forme épistolaire renvoie à un genre littéraire bien connu et doté de ses propres codes. En s'entourant d'une majorité d'écrivains, Taïa place la littérature au cœur du projet scriptural et symbolique de l'ouvrage. Ce choix reste bien entendu discutable : pourquoi un écrivain serait-il plus légitime pour s'adresser à la jeunesse marocaine? Aurait-il été plus judicieux de respecter un équilibre de répartition en veillant à intégrer autant d'écrivains que de contributeurs issus d'autres catégories socioprofessionnelles? Au lieu de chercher des réponses fermées à ces questions légitimes, il serait plus pertinent d'observer que l'ouvrage relève d'un choix de composition : ces lettres « choisies et présentées » par Abdellah Taïa représentent un simple échantillon de l'ensemble, nécessairement ouvert, des lettres et des messages qui peuvent être adressés à la jeunesse marocaine. Ces lettres reflètent principalement une vision d'écrivains, complétée ou agrémentée par l'apport d'autres représentants issus de domaines parallèles d'activité et de création (cinéma, art, médias).

D'autres critères de répartition permettent d'éclairer le choix de composition retenu par Abdellah Taïa. Sur les dix-huit contributeurs, et à l'image de Taïa lui-même, onze sont nés dans les années 1970. Encadrant ce noyau majoritaire, trois groupes se distinguent : deux contributeurs nés avant 1960 (Tahar Ben Jelloun et Abdelhak Serhane), deux dans les années 1960 et trois dans les années 1980. Résolument tournée vers la jeunesse, cette répartition a certainement le mérite de privilégier un discours de jeunes pour les jeunes. La présence de figures plus « historiques », telles que Ben Jelloun et Serhane, introduit une composante de dialogue intergénérationnel qui enrichit l'ouvrage et ne peut être que bénéfique. Néanmoins, on est là encore en droit de s'interroger : quelle est la valeur d'un discours émanant d'une majorité de jeunes auteurs qui n'ont vécu de l'histoire du Maroc que les épisodes récents (post-1970) et dont la vision est nécessairement imprégnée de « l'air du temps »? Force est de constater que ces *Lettres à un jeune marocain* sont principalement des lettres d'une partie de la jeunesse marocaine qui interpelle une autre jeunesse du pays. Tout se passe comme si les contributeurs de l'ouvrage de Taïa étaient majoritairement engagés dans une démarche réflexive où la lettre destinée au jeune marocain devient un simple prétexte pour dialoguer avec soi-même ou, du moins, avec sa propre génération.

L'ancrage géographique des contributeurs est un autre élément qui mérite d'être observé. La quatrième de couverture évoque « dix-huit écrivains et artistes marocains (vivant au Maroc ou ailleurs) ». Les quelques lignes qui précèdent les textes et introduisent les auteurs prennent soin de préciser leurs lieux de naissance et de vie. Si tous les contributeurs sont nés au Maroc (à l'exception d'Asis Aynan, né aux Pays-Bas), ils

vivent aussi bien au pays (Rabat, Marrakech, Kenitra, Casablanca) qu'à l'étranger (Paris, Barcelone, Amsterdam, Mielen). L'équilibre imparfait² entre le nombre de locaux et d'exilés offre aux lettres un double ancrage qui mérite d'être souligné : les auteurs sélectionnés par Taïa s'adressent à la jeunesse marocaine à partir d'une position variable, duale, voire plurielle. Si les lieux de vie de certains contributeurs ne sont pas indiqués, d'autres sont clairement inscrits dans un espace intermédiaire, à l'image de Fadwa Islah, qui « vit entre Paris et Rabat » (Taïa, p. 59) ou Mounir Fatmi, qui « vit entre Paris et Tanger » (Taïa, p. 107). Dans ces *Lettres à un jeune marocain*, le discours adressé à la jeunesse marocaine s'écrit à partir d'une position complexe et géographiquement mobile, tantôt fluctuant entre ancrages intérieur et extérieur, tantôt prise dans le déchirement inévitable de la diaspora entre la patrie de naissance et le pays d'exil ou de formation.

À la diversité géographique correspond une diversité linguistique mise en exergue à travers les lettres qui composent le volume. Si la majorité des textes a été rédigée en français, l'ouvrage inclut également des lettres traduites : trois du néerlandais (Rachida Lamrabet, Abdelkader Benali et Asis Aynan), une de l'arabe (Sanaa Elaji) et une autre du catalan (Najat El Hachmi). Comme le plurilinguisme est une donnée constituante de l'identité marocaine, la diaspora du pays vient donner une dimension supplémentaire à la diversité linguistique. Les lettres sélectionnées par Taïa ont le mérite d'incarner un Maroc pluriel, porté par l'apport de sa diaspora et distingué par son plurilinguisme. Mais là encore, une nouvelle

² Sur les dix-huit contributeurs, seuls quatre sont clairement présentés comme vivant au Maroc : Hicham Tahir, Hajar Issami, Sanaa Elaji et Younès Boumechdi.

question s'impose : un ouvrage écrit en langue française et publié en France est-il à même d'atteindre la jeunesse marocaine qu'il s'est définie comme cible ? Dans l'une des lettres qui composent le volume, Mohamed Hmoudane, s'adressant à Najat, exprime sa réticence sur ce point : « Je ne vous cache pas que j'éprouve une certaine gêne du fait que l'ouvrage exclue, alors qu'il est supposé s'adresser à la jeunesse marocaine, ceux qui, contrairement à vous par exemple, ne lisent pas le français. Peut-être faudrait-il penser à une traduction en arabe, langue que la plus grande majorité, du moins ceux qui sont scolarisés, pratique avec plus d'aisance » (Taïa, p. 164). Conscient du double enjeu matériel et linguistique de la diffusion, Abdellah Taïa a œuvré pour la distribution gratuite de l'ouvrage au Maroc, aussi bien dans sa version française originale que dans sa traduction arabe³. Cette initiative mérite d'être saluée, car, d'une part, elle résout, quoique de façon limitée, la question de la distribution et, d'autre part, elle répond à l'enjeu du plurilinguisme en rendant l'ouvrage disponible et accessible à une majorité de jeunes marocains.

Dans un entretien autour de son ouvrage, Abdellah Taïa revendique ouvertement le choix de la diversité dans la sélection des contributeurs : « Dès le départ, on voulait dépasser les frontières du Maroc. Des voix marocaines au Maroc et en dehors du Maroc. Dès le départ, on voulait sortir

³ Comme le rapporte Jalila Sbaï suivant des informations confirmées par A. Taïa : « en août 2009, 50 000 exemplaires [...] sont distribués gratuitement au Maroc, avec le concours du magazine francophone *TEL QUEL*, avant sa sortie en France en septembre. En décembre 2009, le livre est traduit en arabe, Ed. Marsam, et 40 000 exemplaires sont distribués gratuitement, avec le concours du magazine marocain arabophone *NICHANE* » (Sbaï, p. 3).

aussi du cadre de la littérature, [...] amener à la littérature des artistes qui pratiquent d'autres arts [...]. Dès le départ, il fallait que ces lettres soient écrites dans plusieurs langues. Les traduire et les publier d'abord en français. Et plus tard en arabe (à la fin de l'année 2009). Enfin, nous voulions aussi révéler d'autres voix, des jeunes qui écrivent pour la première fois. » (Harmach) Si cette diversité multidimensionnelle (linguistique, géographique, générationnelle, socioprofessionnelle) a le mérite d'enrichir le contenu des lettres et d'offrir un discours pluriel et polyphonique qui évite le piège de l'uniformité, elle peut s'avérer problématique à bien des égards : une position d'écriture mobile et instable, une dominance d'écrivains et de jeunes ou encore un enjeu évident de transmission et de transposition linguistique. Dans ces *Lettres à un jeune marocain*, la diversité des profils des contributeurs ne suffit pas à garantir une représentativité parfaite de la complexité du paysage social et intellectuel marocain. À la lecture de l'ouvrage, il faut garder à l'esprit que ces lettres « choisies » ne représentent précisément qu'un « choix » possible parmi les discours que l'intellectuel ou l'écrivain marocain peut transmettre à la jeunesse de son pays. Cela n'enlève rien au mérite de l'ouvrage mais permet de resituer le discours développé dans les limites du contexte et de la position qui sont les siens.

La lettre, de l'intime au public

Pourquoi des lettres ? Dans son introduction, Abdellah Taïa défend le format de la lettre et y voit un pouvoir de subversion qui s'écrit aussi bien dans l'espace de l'intime que dans le domaine public. Pour lui, « une lettre peut bouleverser, un être,

un pays, un peuple » (Taïa, p. 11) et « être le début, là, tout de suite, d'une révolte personnelle et collective » (Taïa, p. 12). En effet, la lettre a le mérite de connecter l'expérience individuelle à la destinée collective et ces *Lettres à un jeune marocain* peuvent précisément se lire comme une tentative de construire un discours qui part de l'intime pour atteindre le public. Ce rapport fondateur entre la dimension personnelle de l'écrit et sa portée publique se traduit dans la répartition des destinataires. Certains contributeurs écrivent à des membres directs de leur famille : Omar Berrada et Sanaa Elaji écrivent à leurs filles respectives, Fadwa Islah écrit à sa cousine, Mounir Fatmi écrit à son frère alors qu'Abdellah Taïa s'adresse dans la lettre finale à son neveu. D'autres contributeurs font le choix de s'adresser à des personnes qu'ils ont rencontrées ou qui sont issues de leur entourage plus ou moins immédiat : Mohamed Hmoudane répond à une étudiante qui l'a contacté à la suite d'une rencontre littéraire, Younès Boumehdi écrit à Ito et Rachid, respectivement une jeune servante et un enfant des rues qu'il a croisés, Rachid O. écrit à son ami Ali alors que Hajar Issami fait le choix de s'adresser à Abdellah Taïa. Enfin, une dernière catégorie opte pour des destinataires plus abstraits, à l'image de Tahar Ben Jelloun et de Najat El Hachmi, qui interpellent le / la jeune marocain(e), ou Rachida Lamrabet, qui s'adresse à « un garçon du quartier » (Taïa, p. 98). Par ailleurs, il est intéressant de noter que même les textes qui n'obéissent pas strictement au format de la lettre (textes d'Abdelhak Serhane et d'Abdelkader Benali par exemple) s'emploient à mettre en commun l'expérience personnelle et le discours général adressé à l'ensemble de la jeunesse marocaine. Dans le texte de Serhane, un cauchemar personnel, plus ou moins fictif, fournit à l'auteur un support original pour livrer une critique

acerbe de la scène politique marocaine. Dans le cas de Benali, le récit personnel à la troisième personne, traversé par l'irruption du « je », transforme la scène de vie familiale en espace de critique sociale.

Du cercle de l'intime et de la famille à l'espace ouvert du destinataire générique, les lettres qui composent le volume suggèrent en filigrane la construction d'un lien social par l'intermédiaire de l'acte de l'écriture. Dans son introduction, Abdellah Taïa insiste précisément sur cette idée de lien à travers l'évocation de la lettre adressée par le père de Souad à l'opposant marocain Mehdi Ben Barka : « Un lien à travers une lettre réelle mais que je n'ai jamais lue. Un lien de mots qui relie trois générations. Un lien qui prouve ceci : on a toujours raison d'écrire. » (Taïa, p. 10) En décidant d'écrire à son tour une lettre à son père, Souad ne fait pas que reproduire l'action paternelle. D'une part, elle transforme précisément la lettre en lien nécessaire entre soi-même et l'autre, entre sa propre génération et celle de son père. D'autre part, elle fournit à Abdellah Taïa la preuve d'une continuité et d'un dialogue intergénérationnels rendus possibles à travers l'acte de l'écriture. Pour Taïa, ces *Lettres à un jeune marocain* constituent en quelque sorte « le prolongement de cette histoire interrompue avec Souad et ses deux pères » (Taïa, p. 11). Les lettres qui constituent le volume « poursuivent le même désir, ont le même projet : créer *un lien inédit*, parler directement aux jeunes Marocains » (Taïa, p. 11; je souligne).

La construction de ce lien trouve un écho également dans la genèse de l'ouvrage lui-même, passé d'un projet strictement personnel à une construction collective, comme l'indique Abdellah Taïa : « Au départ, je voulais faire ce livre

tout seul, j'avais suffisamment d'éléments, d'histoires et de colère en moi pour écrire un livre qui s'adresse à toute la jeunesse marocaine. Puis, je me suis rendu compte ensuite qu'il y avait d'autres voix très intéressantes au Maroc à qui on ne donne pas la possibilité de s'exprimer. Au lieu de le faire tout seul, j'ai réuni autour de moi toutes ces voix qui, à leur manière, sont aussi dans un combat et dans une résistance. » (Endeweld) Le lien inédit et le dialogue intergénérationnel revendiqués par l'ouvrage se lisent également dans cette initiative de dépassement de l'univers personnel de l'écrivain au profit d'un projet collectif et rassembleur.

La lettre est un support d'écriture qui peut fonctionner comme un élément connecteur et engageant : elle interpelle nécessairement son destinataire et ouvre la voie à une réponse, voire à un échange possible. Écrire une lettre, « c'est tenter d'établir une relation entre une subjectivité tout intérieure et ce qui est hors de moi. Tout ce qui n'est pas moi, l'autre en particulier, me constitue alors comme sujet. C'est aussi ce qui permet à mon interlocuteur de se placer comme autre. » (Voisin-Atlani, p. 100-101) Porté par cette double interaction entre destinataire et destinataire, le rapport essentiel entre l'espace intime et le domaine public peut faire de la lettre l'élément déclencheur d'un éveil individuel et collectif. Grâce à l'économie de sa forme et la construction directe de son discours, la lettre est susceptible de constituer un canal de communication et de construction. La révolte dont parle Taïa dans son introduction peut précisément naître dans la capacité inhérente de la lettre à connecter les expériences personnelles au destin collectif. Il y a là quelque chose de l'ordre de la transcendance : dépasser l'histoire individuelle non pas en l'ignorant ou en la sous-estimant mais en l'élevant

au rang du collectif, en la réinjectant dans la construction d'un projet commun pour la société. Si une révolte de mots n'est probablement pas suffisante pour guérir la société marocaine de ses maux, la lettre présente l'avantage décisif de reconnecter les mots avec la réalité de l'expérience individuelle et de réinvestir le champ de l'intime pour atteindre le domaine public. Ce projet est d'autant plus nécessaire que les Marocains, comme le souligne Faouzi Bensäïdi, sont « un peuple sentimental mais pas un peuple de l'intime » (Taïa, p. 33). Pour le réalisateur marocain, ce refus de l'intime « fait partie aussi de ce qu'on tait : ce qui se vit mais ne se dit pas, ce qui peut exister comme action mais pas comme parole » (Taïa, p. 33). En réhabilitant le domaine de l'intime, la lettre permet de reconstruire la parole cachée et de la propulser dans l'espace public. En somme, la lettre est une tentative scripturale jetée à la face du monde, un « contrat social d'un autre genre » (Taïa, p. 13), construit à partir de la mise en commun des efforts personnels et des expériences individuelles. Comme le résume Tahar Ben Jelloun, « si un jour un poème ou une histoire donne à réfléchir ou aide à prendre conscience d'un état, les mots n'auront pas été vains, pas forcément les miens, mais les *mots de tous alignés selon des tempéraments, des styles et des ambitions différents* » (Taïa, p. 16 ; je souligne). En connectant le sujet individuel à la question publique et en donnant à lire les différences des parcours et des expériences, ces *Lettres à un jeune marocain* ont le mérite d'ouvrir le champ de la réflexion et de stimuler la conscience du lecteur. Plus qu'une révolte au sens propre du terme, on serait tenté de voir dans ce livre « intime et politique » (Taïa, quatrième de couverture) une invitation

salutaire à redécouvrir le moi intime et à réactiver le lien social avec l'autre.

Si ce lien fondateur entre l'intime et le public peut se lire comme l'une des réussites de l'ouvrage, il nous paraît tout aussi important d'en souligner les limites. D'une part, il est intéressant de s'arrêter sur le choix révélateur du titre de l'ouvrage : ces *Lettres à un jeune marocain* ne sont pas des lettres « à tous les jeunes marocains ». Si « le caractère "privé" de la relation épistolaire [...] peut être [...] exploité parce qu'il implique une intimité entre membres d'une communauté naturelle » (Maingueneau, p. 71), force est de constater que ce titre n'exploite pas ce ressort. En se donnant pour destinataire un référent générique (« un jeune marocain ») au lieu d'un référent englobant (« tous les jeunes marocains »), le titre écarte la notion d'« intimité entre membres d'une communauté naturelle » et situe d'emblée la jeunesse marocaine dans un ailleurs inconnu ou du moins isolé.

D'autre part, alors que l'ouvrage se dit dédié à la jeunesse marocaine, il est surprenant d'observer que certaines lettres, dans un basculement inattendu, sont dominées par des discours centrés sur les personnes respectives de leurs auteurs. Si « la particularité de la forme épistolaire consiste à permettre la naissance d'une *pensée adressée* » (Haroche-Bouzinac, p. 279), cette naissance est quelque peu perturbée par la persistance quasi obsessionnelle du discours personnel. La lettre de Tahar Ben Jelloun, par exemple, est marquée par la récurrence du « je » : « Depuis que je suis né, j'entends dire [...] » (Taïa, p. 15); « Quand j'eus vingt ans, je voulais [...] » (Taïa, p. 16); « J'ai eu cette chance [...] » (Taïa, p. 17); « Je

raconte cet épisode de ma vie [...] » (Taïa, p. 18); « En 1968 j'étais professeur de philosophie [...] » (Taïa, p. 21). Certes, on pourrait soutenir que l'auteur puise précisément dans son histoire personnelle des enseignements utiles pour la jeunesse marocaine, mais n'aurait-il pas été plus judicieux de s'effacer derrière ces enseignements en réduisant au strict minimum les occurrences personnelles et en mettant en avant la jeunesse dans le texte avant le discours? À trop vouloir se raconter, on finit par oublier, ou du moins négliger, la visée initiale de l'ouvrage et par transformer l'écriture *pour l'autre* à une écriture *de soi*. À trop vouloir raisonner à partir de son expérience personnelle, l'autre risque inévitable est de se poser en moralisateur et d'omettre les attentes et les inquiétudes de la jeunesse marocaine. Conscient de ce risque et déjà réticent sur la légitimité de son discours, Tahar Ben Jelloun tente de se justifier : « J'ai l'air de te donner des leçons de morale. Je ne fais que constater et je te dis ce qu'il vaut mieux éviter. » (Taïa, p. 24) Cette tendance à se raconter dans le texte se prolonge avec d'autres auteurs, qui n'hésitent pas évoquer leurs propres états d'âme, à l'image de Faouzi Bensaïdi, qui écrit : « Il m'arrive souvent d'être prisonnier de moi-même, de mon monde intérieur [...]... Je m'y perds. » (Taïa, p. 27) De son côté, Fadwa Islah met en scène son attachement à son univers personnel : « Avec mes doutes et mes interrogations permanentes, mes rêves, ma folie et mes désirs d'absolu... Je vis dans un monde imaginaire. Je vis dans mon monde. » (Taïa, p. 66) Devant la difficulté du projet d'écriture, Hajar Issami déplace son discours dans le domaine du moi : « je préfère parler du Maroc à travers moi, à travers mes mots jeunes, tourmentés et étouffés par la solitude » (Taïa, p. 67). Enfin, Mounir Fatmi avoue à son destinataire :

« Je souffre et mon état n'a sans doute rien à voir avec toi, mais tout mon corps me fait mal. » (Taïa, p. 115) Cette surexposition de l'univers personnel, tourmenté et instable par ailleurs, est certainement problématique : comment rassurer la jeunesse marocaine avec des discours personnels d'auteurs souffrants, perdus, vivant dans leur monde ou résolument attachés à leurs mots ? Où doit commencer le discours pour la jeunesse marocaine et où doit s'arrêter l'épanchement personnel ? D'aucuns rétorqueront que les auteurs de ces lettres ont le mérite de se dévoiler, de faire tomber les masques qui dissimulent d'habitude la personne et la pensée de l'intellectuel et de l'écrivain marocain. Cela est certainement vrai mais l'exercice demeure périlleux : l'écriture de la lettre engagée nécessite de mettre le moi au service de l'autre, de veiller à un équilibre permanent entre le témoignage du destinataire et l'expérience de son destinataire. Il faut le rappeler : « la pensée dans la lettre peut s'énoncer essentiellement parce qu'elle reçoit sa légitimité du destinataire » (Haroche-Bouzinac, p. 293) : en inversant l'orientation du discours et en noyant le destinataire dans le flot de l'évocation personnelle, la lettre perd cette légitimité fondatrice et court le risque de glisser du domaine de la pensée constructive à un en-deçà de la pensée.

Incertitudes de l'écrivain et pouvoir de l'écriture

En lisant ces *Lettres à un jeune marocain*, on ne peut s'empêcher de relever, ici et là, des passages qui traduisent le doute, le malaise ou l'incertitude des contributeurs eux-mêmes. Dès lors, on est droit de s'interroger : comment livrer à la jeunesse

marocaine un discours cohérent et convaincant quand on est soi-même assailli par le doute et l'incertitude?

Avant d'analyser les références à l'écriture, il nous paraît judicieux de commencer par signaler que certaines lettres ont le grand mérite d'inviter la jeunesse marocaine à la lecture. Au-delà du choix du titre, qui fait évidemment écho aux *Lettres à un jeune poète* de Rilke, plusieurs auteurs parsèment leurs lettres de références littéraires. Tahar Ben Jelloun évoque Nizan, Genet, Le Clézio, Beckett, Rilke, Cioran et Khaïr-Eddine. Omar Berrada cite entre autres Rilke, Derrida, Dostoïevski, Mahmoud Darwich, Abdallah Laroui et Taha Hussein. Rachid Benzine invite la jeunesse marocaine à relire le Coran et réactiver son sens. Najat El Hachmi fait référence à Driss Chraïbi et situe sa lettre à Bruxelles, dans un café où elle attend l'arrivée d'Amélie Nothomb. De son côté, Mohamed Hmoudane cite Paul Nizan et invite sa destinataire à méditer un passage de John Keats. En faisant référence à ces différents auteurs, les contributeurs non seulement invitent la jeunesse marocaine à puiser des leçons de vie dans la littérature locale et internationale, mais posent également la lecture comme un acte fondateur de la (re)construction de soi. La littérature peut précisément constituer un outil de stimulation intellectuelle et de libération sociale. Comme le reconnaît Taïa dans un entretien, l'ouvrage « espère aussi replacer la littérature à l'intérieur des débats qui agitent le Maroc depuis quelques années et qui tournent tous autour de la question des libertés individuelles. La littérature peut très bien servir à convaincre, à apporter le changement des mentalités, à sortir des traditions sclérosantes qui nous arrêtent. » (Harmach). Un écrivain est un éclairer, un pourvoyeur d'idées, une source d'inspiration pour toute

jeunesse en quête d'identité et de certitudes : tel est l'un des messages salutaires de ces *Lettres*.

Néanmoins, et parallèlement à ce message positif, on peut repérer dans le discours des auteurs une hésitation récurrente quant à la capacité de l'écriture en général et de la littérature en particulier à changer la réalité sociale ou politique du pays. Dans la première lettre du volume, Tahar Ben Jelloun écrit : « un jour j'ai compris qu'un livre ne pèse pas grand-chose devant un enfant qui a faim ou un homme que des brutes torturent dans une cave dans un quartier résidentiel de Rabat ou de Casablanca » (Taïa, p. 16). Plus loin dans sa lettre, il admet que l'un de ses romans, *L'Homme rompu*, n'a pas « empêché ou affaibli le système corrompueur / corrompu. Un livre n'agit pas immédiatement. On le lit, puis on continue de vivre comme avant. » (Taïa, p. 24) La littérature opère dans le domaine des mots et des idées, élaborant un monde parallèle, doté de ses propres composants et de sa propre temporalité. L'intellectuel est constamment confronté au défi complexe de raccorder ce monde parallèle au monde réel, d'injecter ses mots et ses pensées dans l'espace de la réalité sociale, culturelle et politique. Comment faire lorsque ce même intellectuel est littéralement déconnecté de la réalité du pays? Dans sa lettre, Najat El Hachmi dénonce précisément ce phénomène : « La plupart de mes rencontres avec des intellectuels marocains m'ont étrangement laissée en marge [...]. J'étais à côté d'eux, je les saluais mais, soudain, j'avais l'impression de ne pas être à ma place : que faisais-je là, avec ces gens? » (Taïa, p. 140-141) Le malaise n'est pas une donnée extérieure mais un trait inscrit dans l'expérience de l'intellectuel marocain. Le statut de l'écrivain lui-même est décrit comme une position ingrate, non reconnue pour sa juste valeur au sein de la société et, comme en

témoigne Najat El Hachmi, encore moins identifiée comme un véritable métier. Au début de sa lettre, Mohamed Hmoudane propose une définition de l'écrivain qui traduit toute la difficulté de son statut : « être écrivain [...] c'est plutôt s'efforcer, dans la solitude et le silence, à démonter des mécanismes puis à créer, à partir des pièces dispersées sur le plan de travail, des réalités nouvelles, en perpétuel mouvement » (Taïa, p. 157). Effort, solitude, silence, démontage et recréation dans un environnement instable : la posture et le rôle de l'écrivain a de quoi angoisser les plus téméraires. L'expérience relatée par Abdelhak Serhane au début de sa lettre est édifiante : écrivant régulièrement dans *Le Journal hebdomadaire* une lettre à un Marocain de vingt ans, il a dû arrêter après un an, « surtout à cause de l'ingratitude endémique des gens » (Taïa, p. 182). L'amertume de Serhane est sans appel : « Je n'avais pas besoin d'eux. Ils n'avaient pas besoin de moi. Puis il n'y avait plus rien à dire. » (Taïa, p. 182) Un peu plus loin, la colère de l'auteur se mêle à l'ironie : « À force d'être traité de provocateur et de fouille-merde, j'avais pris la résolution de ne plus rien écrire sur le plus beau pays du monde. » (Taïa, p. 183) Face aux attaques récurrentes, l'écrivain en arrive à comprendre que son acte de l'écriture lui-même est devenu inutile, insignifiant, à la fois vidé de son ambition première et déconnecté de son lectorat, comme le reflètent les interrogations désabusées de Serhane : « Pourquoi écrire? Pour dire quoi et à qui? » (Taïa, p. 183) Dans le contexte sociopolitique marocain, on est en droit de s'interroger : que peut l'écriture et que peuvent les écrivains? À la lecture de ces *Lettres à un jeune marocain*, on ne peut rester indifférent face au malaise de l'écrivain qui, voulant s'adresser à la jeunesse marocaine, se trouve contraint à interroger l'efficacité de son

écriture et l'utilité de son rôle dans la société. Dans le malaise de l'écriture, la jeunesse marocaine finit par disparaître ou du moins par reculer au second plan, laissant place aux reflets brisés de tous ces auteurs habités par le doute et l'incertitude.

À la lecture des différents textes, on constate également que le doute exprimé concerne souvent le projet même de la rédaction de la lettre. Ce constat est d'autant plus surprenant qu'Abdellah Taïa indique lui-même que l'objectif de l'ouvrage collectif est d'aider le jeune Marocain « à sortir de la peur qu'on ne cesse d'installer en lui, qui l'empêche de se sentir concerné par ce qui se passe dans le pays et qui l'éloigne de ses rêves profonds » (Harmach). Comment peut-on espérer éloigner les peurs de la jeunesse marocaine avec un discours incertain quant à son propre objectif? N'y a-t-il pas là la preuve que la peur n'est pas l'apanage des jeunes mais plutôt le symptôme collectif d'une société en proie au doute? La lecture des différentes lettres permet d'éclairer ce point et de définir le rapport problématique des auteurs avec le projet de l'ouvrage lui-même. Ainsi, Faouzi Bensaïdi admet d'emblée la difficulté de l'exercice : « Quand on n'a que notre doute à communiquer et partager, c'est difficile d'affronter un monde imbu de ses certitudes. Alors, comme je n'ai aucun conseil à vous donner, je vais vous parler de quelques moments qui sont restés essentiels, qui m'ont accompagné. » (Taïa, p. 28) Face au doute et à l'incertitude du sujet, le discours se réduit à des fragments et des anecdotes présentés comme substituts au contenu attendu initialement. De son côté, Omar Berrada reconnaît la difficulté du projet et s'interroge sur le rapport entre l'ancrage intime du discours et le destinataire nécessairement public du livre : « Je suppose que le principe d'une lettre comme celle-ci est de prodiguer des conseils. Il n'est pas étonnant que j'aie du

mal à l'écrire. Le récepteur est brouillé. Que te dire d'intime en sachant que d'autres le liront avant toi? » (Taïa, p. 43-44) Le fondement même de la lettre devient un obstacle à l'écriture : concilier l'intime et le public n'est pas une simple affaire et l'auteur est obligé de le reconnaître. Plus loin dans la lettre, le constat de la difficulté laisse place à une autocritique qui remet en cause directement la cohérence du discours : « Je dois donner l'impression de me contredire à chaque nouveau paragraphe. » (Taïa, p. 54) On peut imaginer comment un jeune marocain (voire un jeune tout court !) pourrait accueillir cet aveu. Au début de sa lettre adressée à Abdellah Taïa, se disant « très mal placée pour mener un discours d'adulte et griffer des mots mûrs » (Taïa, p. 67), Hajar Issami avoue qu'elle a failli abandonner le projet : « J'étais tellement perdue que j'ai voulu renoncer. Parler de mon pays et conseiller sa jeunesse étaient pour moi un pas difficile à franchir, un courage et une responsabilité » (Taïa, p. 67). Ici, l'auteure semble découvrir la taille de l'enjeu scriptural : on n'écrit pas une lettre à un jeune marocain comme on écrit n'importe quel autre texte ou article. Dans le plus bref des textes qui composent le volume, Rachid O. rêve d'une lettre impossible, « une longue lettre où il y aurait tout [...]. Une lettre aussi longue qu'un livre, le livre d'un jeune Marocain. » (Taïa, p. 73) L'ironie est bien là : confronté au modèle utopique de la lettre absolue, l'auteur finit par écrire la plus courte lettre du volume ! Dans sa lettre à Fatima-Ezzahra traitant du Coran, Rachid Benzine s'interroge quant à lui sur la viabilité du sujet : « Peut-être seras-tu étonnée que je veuille aborder ce sujet avec toi? N'est-il pas trop grand pour nous? Ne demande-t-il pas des compétences ou des qualités que nous n'avons pas? Et puis n'y a-t-il pas des questions plus urgentes qui se posent aux gens de notre pays? » (Taïa, p. 75) Si ces interrogations permettent à l'auteur de justifier et d'introduire le

choix de son sujet comme nécessaire et susceptible d'éclairer les maux du pays, elles trahissent également une certaine hésitation inhérente à l'acte d'écriture et déjà anticipée chez la destinataire. Dans sa « Lettre à un garçon du quartier », Rachida Lamrabet s'arrête d'abord sur le problème de la transmission matérielle de la lettre : « Je ne sais pas encore comment je vais te faire parvenir cette lettre. Je ne pense pas que je vais la poster, je suis presque convaincue que tu es le genre de personne qui n'ouvre jamais son courrier. Je ne peux pas non plus te remettre la lettre en personne, je suis plutôt attachée à mon anonymat. » (Taïa, p. 98) Derrière cette fausse interrogation d'ordre matériel se dessine en réalité, de façon symbolique, le double défi de la transmission et de la réception du discours. Prolongeant ce point, Sanaa Elaji pose la question de la viabilité de la lettre comme support d'échange et canal de communication : « Je sais bien que le temps de la correspondance est révolu depuis longtemps, mais je porte encore en moi la nostalgie de certaines pratiques attachées à une époque finalement pas si ancienne. » (Taïa, p. 116) Face à cette obstination, d'aucuns s'interrogeront : pourquoi continuer, par simple sentimentalisme ou nostalgie, à utiliser un outil d'échange révolu ? N'est-ce pas là admettre et assumer une forme de rupture avec la jeunesse et ses outils de communication modernes ? Pour Younès Boumehdi, qui sait que sa lettre est « irrecevable » (Taïa, p. 177), car ses deux destinataires désignés (Ito et Rachid) sont illettrés, il s'agit surtout de laisser une trace à travers l'acte de l'écriture et du témoignage : « Parce qu'il me faut vous nommer, vous faire exister aux yeux de ceux qui ne vous voient plus. Il faut que ce gâchis ait un sens, ne pas l'oublier, en garder trace. » (Taïa, p. 177) Telle serait donc la vocation ultime de ces lettres : nommer l'invisible, dévoiler le dissimulé, ouvrir les yeux d'une société aveugle sur ses maux persistants et ses réalités omniprésentes. Si

tel est le cas, notons au passage que la jeunesse marocaine, présentée comme la cible annoncée du discours, n'est plus la destinataire des lettres mais leur sujet. En poursuivant la traversée du recueil, on s'aperçoit que même Abdelhak Serhane, déçu d'un système corrompu, semble avoir abandonné toute visée réformatrice, et il le reconnaît clairement devant la jeunesse marocaine : « je n'ai pas de recommandations à te faire, je n'ai pas de conviction à t'apporter, ni d'espoir à t'offrir. Avec ce texte, je voudrais partager avec toi, une fois de plus, l'amour des mots, tout simplement. » (Taïa, p. 183-184) Voilà donc que la lettre, qui se donnait pour objectif, pour reprendre les termes de la quatrième de couverture, de considérer, d'encourager, de critiquer, de réveiller et d'élever la jeunesse marocaine, voilà qu'elle se trouve réduite simplement à « partager l'amour des mots ». Doit-on se satisfaire de cet objectif minimal? Est-on en droit de réclamer plus de la part de ces écrivains et de ces artistes?

La mélancolie dans le texte

À l'issue de cette analyse, nombreuses sont les questions qui demeurent ouvertes et directement attachées au statut incertain de l'intellectuel et de l'écrivain dans la société marocaine. Comme l'a montré la traversée rapide de ces *Lettres*, le discours de l'intellectuel marocain a le mérite d'exister et de pousser la jeunesse marocaine à la réflexion et à la redécouverte de la littérature comme espace potentiel de reconstruction et d'engagement. Porté par l'outil original et stimulant de la lettre, « la forme la plus achevée de l'invention de soi » (Grassi, p. 153), ce discours peut connecter le domaine de l'intime où se jouent les expériences personnelles à la sphère

publique où prend forme la destinée collective. Néanmoins, force est de constater que ces *Lettres* traduisent également l'inquiétude et l'incertitude de toute une partie de la société et des intellectuels marocains. Qu'il s'agisse du projet de l'ouvrage lui-même ou de la capacité de l'acte d'écriture à bousculer la réalité marocaine, les auteurs expriment un malaise général que ni les messages d'espoir ni les conseils pleins de bonne volonté n'arrivent à effacer. Il faut oser le dire : derrière son initiative louable et son projet ambitieux, l'ouvrage coordonné par Abdellah Taïa donne à lire une mélancolie marocaine : mélancolie de l'intellectuel et de l'écrivain qui lutte contre l'incertitude et cherche sa voie pour atteindre la jeunesse marocaine, mélancolie de la jeunesse marocaine qui cherche sa place parmi les élites du pays et mélancolie du pays lui-même, pris dans la chaîne intérieure de ses contradictions et de ses doutes. En cela, ces *Lettres à un jeune marocain* permettent au moins de prendre conscience de la taille des enjeux et des difficultés qui attendent le Maroc moderne. Si « la lettre est souvent une écriture de l'instant » (Poublan, p. 13), le défi des écrivains et des intellectuels marocains est probablement de dépasser cette mélancolie de l'instant qui perturbe la réflexion et déstabilise encore plus la jeunesse. Pour « engager l'histoire autrement » (Taïa, quatrième de couverture), le Maroc a besoin d'une élite intellectuelle confiante et rassurante, plurielle et représentative, capable de se libérer de la mélancolie ambiante pour redonner à l'acte d'écriture sa puissance et sa profondeur absolues, et entraîner la jeunesse marocaine dans ses sillons.

Bibliographie

- ENDEWELD, Marc. (2009), « Abdellah Taïa, une colère marocaine », *Minorités*, 16 novembre, <<http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/552-abdellahtaia-une-colere-marocaine-1.html>>.
- GRASSI, Marie-Claire. (1998), *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, coll. « Lire ».
- HARMACH, Amine. (2009), « Abdellah Taïa : Ce livre est un cri de cœur. Il faut libérer la voix des marocains » (entretien avec Abdellah Taïa), *Aujourd'hui Le Maroc*, 21 octobre, <<http://www.aujourd'hui.ma/maroc/culture/abdellah-taia-%C2%ABce-livre-est-un-cri-de-coeur-il-faut-liberer-les-voix-des-marocains%C2%BB--66616#.Vgh5GH2c01>>.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève. (1998), « Penser le destinataire : quelques exemples », dans Benoît Melançon (dir.), *Penser par la lettre*, Montréal, Fides, p. 279-293.
- MAINGUENEAU, Dominique. (1998), « Scénographie épistolaire et débat public », dans Jürgen Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, p. 55-71.
- POUBLAN, Danièle. (1996), « Introduction », dans Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban, *La Lettre et le politique. Actes du colloque de Calais 17-19 septembre 1993*, Paris, Honoré Champion, p. 11-24.
- SBAÏ, Jalila. (2012), « Réformes politiques et enjeux sociaux au Maroc : quand le migrant se fait expert et s'invite au débat », janvier, <<http://jalilasbai.com/wp-content/uploads/2015/08/R%C3%A9formes-politiques-et-enjeux-sociaux-au-Maroc.pdf>>.
- TAÏA, Abdellah (dir.). (2009), *Lettres à un jeune marocain*, Paris, Seuil.

VOISIN-ATLANI, Françoise. (1998), « L'instance de la lettre », dans Jürgen Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, p. 97-107.

Résumé

Paru en octobre 2009 et coordonné par Abdellah Taïa, l'ouvrage collectif *Lettres à un jeune marocain* se donne pour objectif d'interpeller la jeunesse marocaine et de l'aider à affronter les défis de la modernité. Loin de toute lecture purement idéologique qui serait exclusive et improductive, le présent article se propose d'analyser plutôt la structure et l'organisation du discours élaboré dans les dix-huit lettres qui composent le volume. En étudiant à la fois les profils des auteurs, l'équilibre entre l'intime et le public, la représentation de soi et la mise en abyme de l'acte de l'écriture, cet article cherche à montrer que l'ouvrage trahit, par-delà son projet ambitieux et louable, une certaine mélancolie chez les intellectuels et les écrivains marocains.

Abstract

The collective work *Lettres à un jeune marocain* ("Letters to a young Moroccan"), directed by Abdellah Taïa and published in October 2009, aims to connect with and help Moroccan youth facing the challenges of modernity. Rather than a purely ideological reading that might be exclusive and unproductive, the present article examines the discourse developed in the eighteen letters which constitute the volume. This includes an investigation of respectively the profiles of contributors, the balance between private and public spheres, the representation of the self and the act of writing. As a result, the article demonstrates that the work betrays, beyond its ambitious and praiseworthy objectives, a certain sense of melancholy among Moroccan writers and intellectuals.